

Jean-Christophe GRELLETY

11 SEPTEMBRE 2001 :

COMME SI DIEU N'EXISTAIT PAS ?

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE



11 Septembre 2001 : Comme si Dieu n'existait pas ?

Jean-Christophe Grellety

À Marc Sautet, à Lorelei et Victoria, petites-filles de Serge et Colette

«Comme le disait Héraclite –à ce qu'on rapporte– aux étrangers qui voulaient le rencontrer, mais qui, entrant chez lui, le voyaient se chauffer dans la cuisine, et restaient cloués sur place –il les invitait à ne pas avoir peur d'entrer, puisque «même dans un tel lieu, il y a des dieux»-, il faut, en matière de recherche scientifique aussi, aller à chaque vivant sans répugnance, en se disant que chacun possède quelque chose de naturel et de beau» Aristote, Partie des Animaux, I, v, 645 a 17

Introduction :

Vivre, c'est survivre. Pour nous, êtres vivants parmi les êtres vivants, chacun est entouré de menaces, constantes : un virus, une maladie grave, nouvelle, une météorite exterminatrice inattendue, inouïe qui tombe du Ciel, une chute de pierres ou d'arbres, sur la route et «*l'homme qui est un loup pour l'homme*» (1), notre semblable incompréhensiblement enragé, le visage malade d'une haine criminelle. La menace est omniprésente, et fondamentalement «invisible». Vivre, c'est donc passer entre les gouttes de cette pluie d'agressions constantes, jouir d'un miracle fragile, survivre au passage et à la rencontre de toutes ces agressions non perçues ou perçues. Les rescapés d'une catastrophe le disent : chaque seconde de leur vie miraculée est pour eux une seconde gagnée sur la mort, un plaisir en soi, comme si le quasi-contact avec leur propre fin les avait réveillé à cette vie qui les transit et les définit. J'existe. Mais acceptons-nous d'être seulement des survivants ? Notre esprit peut-il se tenir à la lisière de la vie et de la mort à chaque seconde de l'existence pour vivre dans cette intensité maintenue par l'esprit lui-même devenu conscient de la différence entre être et non-être ?

La puissance de la volonté qui nous habite refuse ce sentiment pour défendre auprès de notre intelligence la satisfaction de la sécurité, l'oubli de notre conditionnalité hiérarchisée (*je suis si Le Monde existe ; je suis si mon corps existe ; je suis si les autres existent*). Notre esprit recherche, aime l'insouciance. Et la vie nous adresse chaque jour des soucis, contrariant la pente naturelle de notre esprit pour les jeux, l'absence de sérieux. Connaître le 11 Septembre 2001, penser et parler de ces attentats terroristes de masse, prouve que je leur ai survécu : je n'étais pas présent dans les deux tours jumelles «Twin Towers», ni dans le bâtiment du Pentagone, ni dans le quatrième avion écrasé en Pennsylvanie. Mais écrire ou lire maintenant prouve que j'ai échappé à des centaines, des milliers d'accidents. Lorsque l'un de ses accidents survient, lorsqu'un avion s'écrase (2), «par accident» et qu'il entraîne sa cohorte de nouveaux et définitifs décédés, nous ressentons, pour la plupart, un mélange de tristesse, de pitié et parfois aussi de colère. Des membres de la «substance» humaine ont été détruits, brutalement, violemment, et ils ont quitté la vie dans la souffrance, la peur, l'angoisse, sans qu'aucun secours leur soit apporté (3). Des milliers d'accidents et de morts ponctuent la mobilité humaine, et pour autant, «la vie ne s'arrête pas». Nous nous satisfaisons de ces sentiments, et puis nous continuons à vaquer à nos occupations, priant secrètement pour continuer d'être indemne d'un tel accident, de passer entre les mailles du hasard ou d'un Destin énigmatique.

Pour les événements du 11 Septembre 2001, une majorité des habitants de notre planète ont été stupéfaits par ceux-ci et ont été émus par le sort de ceux qui ne purent échapper à ce crime collectif. Car, avec les moyens qui étaient les leurs, le détournement d'avions civils de grande taille, les terroristes d'Al-Qaeda ont cherché à provoquer la plus grande catastrophe possible, à tuer le plus grand nombre de personnes qui leur étaient inconnues, ont donc cherché un mini-génocide, l'assassinat de personnes de nationalité américaine parce qu'elles étaient de cette nationalité, et pour ce seul et unique motif – en raison d'une identification entre les Etats-Unis et le Mal. Ces crimes, racistes (4), nous ont bouleversés parce qu'ils nous prouvaient que des «semblables» étaient capables d'échafaudages pratiques et intellectuels machiavéliques, désertés par le minimum de sentiments humains. Mais depuis les événements de la Seconde Guerre Mondiale et le symbole de la Shoah, chacun sait que l'humanité désigne une masse d'êtres vivants pour lesquels la violence entre semblables peut atteindre des sommets vertigineux, sans choc immédiat de conscience (5). Les 50 millions de morts de cette guerre, qu'ils fussent actifs ou passifs dans leur décès, forment un mausolée macabre affligeant et terrifiant. Là, les terroristes auraient pu frapper des forces militaires américaines mais en fait, des citoyens cosmopolites furent visés et assassinés. Des hommes et des femmes réunis dans deux immenses tours pour effectuer leur travail respectif, et alors que la journée débutait à peine, par un jour radieux, deviennent la visée de deux avions civils transformés en bombe volante avec leurs réservoirs de kérosène. Des tours frappées à la moitié de leur hauteur ; puis des tours qui s'effondrent, devenant ainsi un gigantesque cercueil pour celles et ceux qui n'avaient pas eu la chance de trouver une porte de sortie. Et donc des hommes et des femmes de toutes origines ethniques. Imaginons-nous (6) dans la peau de l'un des employés de l'une de ces sociétés d'affaires installée au 80^{ème} étage de la Tour Nord du World Trade Center, et donnons-lui un nom, fictif, John Mitchell.. Il s'est levé tôt ce matin pour profiter de l'aurore et de la belle journée annoncée par les bulletins météo. Comme des milliers de new-yorkais, il a passé une tenue de sport pour aller courir. Une heure après, il est revenu chez lui. Après une bonne douche, il s'est habillé précautionneusement et a vérifié qu'il disposait de tous les documents nécessaires pour sa journée d'analyste de gestions. Célibataire, il est un des rares employés de sa société à vivre dans New-York même, près de son lieu de travail. Il s'y rend donc à pied. Une fois pénétré dans la Tour, il prend l'un des ascenseurs pour se rendre à son étage de travail, le 104. Il est 8h30. John s'assoit à son bureau, allume son ordinateur. Le site Intranet de l'entreprise s'ouvre, le salue et lui propose de lire son courrier. Il se plonge dans la lecture de ses emails. Quand soudain une profonde secousse semble ébranler le bâtiment. Il est 8h45. John a failli en tomber de sa chaise. Immédiatement, il comprend qu'il se passe un événement grave pour la Tour. Il s'approche lentement, avec défiance, de la fenêtre et il constate que des flammes importantes et

une fumée de plus en plus volumineuse jaillissent de quelques étages en dessous du sien. Immédiatement, il se demande s'il va pouvoir sortir du bâtiment. Il sort de son bureau. Chacun est paniqué et demande : que se passe t-il ? Vous avez vu ? Il y a des flammes aux étages inférieures. Et John constate qu'il s'agit d'un fait qui se répète de l'autre côté de la Tour. Il craint donc que les étages en question soient totalement en flamme. Il retourne dans son bureau pour se saisir de son téléphone portable et compose le numéro de téléphone de ses parents. L'appel reste sans réponse. Il laisse un message sur le répondeur. Il leur raconte les faits tels qu'il vient de les vivre. Et il finit par leur demander de ne pas s'inquiéter, par les assurer qu'il va s'en sortir. Mais John se demande en fait comment il va, et tous ici, pouvoir sortir de cette situation. En fait, il ne va pas pouvoir s'échapper de ce piège, mais il ne le sait pas. Car lorsqu'il ouvre la porte d'un escalier de secours, il est asphyxié immédiatement par une forte fumée qui commence à envahir l'étage, et il entend le crépitement des flammes qui brûlent toutes choses aux étages inférieures. Descendre pour rejoindre le sol ferme lui paraît impossible. Il retourne dans son bureau. Il parle peu avec les autres qui pleurent ou semblent tétanisés par ce qui est en train de se produire. Si je ne peux rejoindre le sol, se dit John, peut-être que le haut et le toit de l'immeuble pourraient être notre porte de secours. Montons, crie t-il aux autres. Certains le suivent ; d'autres ne bougent pas ; et enfin il entraperçoit des hommes et des femmes qui ont ouvert les fenêtres et les enjambent, comme s'ils allaient se jeter dans le vide... John est atterré par cette image, et il monte mécaniquement les marches de l'escalier. Lorsqu'il parvient sur le toit de l'immeuble, il respire une grande bouffée d'air, mais il voit que la fumée remonte le long de la Tour et devient de plus en plus importante. Si celle-ci devient trop forte, personne ne pourra les voir et aucun hélicoptère ne pourra atterrir sur le toit pour les secourir, sous peine d'être lui-même pris au piège. Alors John comprend. Il va mourir ici, à moins d'un miracle. Alors il prie le Seigneur de cette Bible vénérée par les Américains. La fumée ne cesse d'être plus volumineuse, et elle pénètre les gorges et les poumons. Mais John ne va pas mourir asphyxié. Alors qu'il pense à ses parents, à sa sœur adorée, à cette femme qu'il vient de rencontrer il y a quelques jours et qu'il aime déjà, le «sol» de l'immeuble se dérobe sous lui. Cette Tour du World Trade Center s'effondre. John est déjà mort.

Toutes les personnes qui ont péri dans l'effondrement des deux Tours du World Trade Center ont vécu, dans des circonstances propres, la même catastrophe, la même mort violente, dans un chaos de l'effondrement de ce qui paraissait si solide, le plus solide possible. Pour toucher du doigt, du bout du doigt seulement ce que fut la mort de John Mitchell et de toutes les victimes de l'effondrement des deux Tours, il faut tenter, pendant quelques instants, de se mettre à leur place, par l'imagination ou par une véritable «expérience» (par exemple, en fabriquant avec quelques chaises empilées

les unes sur les autres un petit étage ; vous vous asseyez au sommet, et puis un ami fait trembler la base, un petit peu, puis un petit peu plus ; et si vous allez à l'effondrement, vous chutez lourdement, au milieu des chaises, au sol, et, que ce soit par la masse acquise dans la chute que par l'environnement direct des chaises, la chute et «l'atterrissage» provoquent quelques douleurs, contusions (7). Si les attentats du 11 Septembre 2001 nous ont frappé si vivement en suscitant douleur et colère, c'est que ceux qui furent ainsi visés et assassinés représentaient l'humanité dans sa diversité, dans sa «normalité» biologique et organisationnelle ; pris par surprise sur leur lieu de travail, condamnés à une mort violente, retirés de l'affection des leurs. La ville la plus cosmopolite du monde était donc atteinte dans sa substance spirituelle : le capitalisme du «centre du commerce mondial» et ses serviteurs venus du monde entier. Si nous sommes là, c'est que nous avons donc échappé à ce drame, parmi tant d'autres. Pour autant, si nous pensons à ces événements, nous avons l'habitude de nous projeter en eux et ainsi de mesurer la chance qui fut la notre de n'être pas un brillant trader new-yorkais, ou l'un de ces pompiers qui ont donné et perdu leur vie pour tenter d'en sauver quelques-unes. Alors que si nous pensons à d'autres événements dramatiques, nous ne nous projetons pas nécessairement dans ces drames et ainsi nous ne sentons pas directement concernés, alors qu'une suite imprévue de circonstances aurait en fait très bien pu nous jeter dans l'une de ses tragédies. Un accident d'avion, quel qu'il soit, même d'une exceptionnelle gravité, fait, pour nous, partie de l'ordre des choses du possible – il y a «nécessairement» des accidents d'avion, pensons-nous, et la seule chose, pour ceux qui sont transportés dans l'un de ces fuselages peu protecteurs, c'est seulement de n'être pas malchanceux... Par contre, les attentats contre les Tours et les usagers du World Trade Center le 11 Septembre 2001 ne font pas partie de l'ordre des choses auquel on ne peut s'opposer comme l'un des possibles de la réalité matérielle (le poids de la matière, l'attraction terrestre, en somme les lois de la matière), parce que ces attentats relèvent de la pure et simple volonté de quelques hommes de détruire, détruire l'humanité qui n'est pas à leur image. Aussi, si vivre, c'est survivre, nous avons l'habitude de l'oublier, et au fur et à mesure des semaines et des mois qui passent, les événements du 11 Septembre 2001 subissent le même effet du Temps, l'oubli, un oubli contre lequel des commémorations solennelles, des ouvrages, des colloques, des témoignages tenteront d'opposer la puissance de la Mémoire. Malgré tout, l'intensité ressentie le jour même de ce drame, l'effroi d'être confronté à la pensée et à la volonté de la plus grande violence possible, se sont atténués déjà et s'atténueront. Contrairement à l'une des affirmations récurrentes des jours qui ont suivi les attaques, l'on peut constater que le monde n'a pas changé, que tout ou presque est pareil qu'auparavant, sauf sur les plans géopolitiques et géostratégiques au sein desquels, après le gel des rapports

de force conséquent à la disparition de l'URSS, les continents se sont mis à nouveau à bouger, autour de l'axe moyen-oriental.

«La vie a repris ses droits» : l'oubli envahit les esprits qui ainsi sont retournés et retournent à leurs divertissements favoris – même si «le» divertissement occidental par excellence, le cinéma, propose des fictions qui, par comparaison avec le «scénario» des attentats du 11 Septembre, font pâle figure, comme si la réalité historique en cours dépassait désormais par ses attendus et ses possibles le meilleur scénario hollywoodien. Car même en comparaison avec cette Seconde Guerre Mondiale terminée en Europe le 8 Mai 1945 par la reddition des forces militaires allemandes survivantes au rouleau compresseur allié (insistons sur ces chiffres vertigineux : 50 millions de morts, de mort violente, record jamais dépassé, 20 millions de morts pour l'URSS, 5 millions de morts dans les camps de concentration et d'extermination), les terroristes d'Al-Qaeda paraissent être des «enfants de chœur» à côté de ces groupes militaires de milliers de soldats formés pour l'assassinat tous azimut (même si ces terroristes ont su utiliser les seuls moyens à leur niveau pour réaliser les actes les plus destructifs qui soient (8), en comparaison des destructions massives des armées alliées et des forces de l'Axe, ces attentats représentent des piqûres de moustique). Mais la Seconde Guerre Mondiale se jouait à découvert, dans la plus grande franchise criminelle, et les rapports de force étaient directs, avions contre avions ou DCA, chars contre chars ou fantassins, dans le cadre de l'opposition classique pour une guerre entre des armées – même si la chasse aux civils fut l'une des priorités originales de cette guerre. Depuis les attentats du 11 Septembre 2001, nous sommes confrontés à une situation nouvelle : l'hyperpuissance américaine, la plus grande puissance militaire, scientifique, technique, humaine de toute l'Histoire, doit traquer des petits groupes d'individus formant un réseau international, clairsemé sur l'ensemble de la planète, inspirés par un fanatisme anti-occidental et anti-américain radical et dont les moyens et les objectifs ne sont pas clairement et aisément connus par les Etats-Unis ou par les pays occidentaux qui, très logiquement, craignent le pire (attentats chimiques ou bactériologiques, bombinette nucléaire ou bombe classique salie avec un matériau nucléaire). Et il ne s'agit pas là d'une paranoïa «naturelle» chez des militaires enclins à redouter ou à désirer le pire, ou de lecteurs trop assidus des romans de *Jim Fleming* (9) ou de *Tom Clancy* (10), mais la conclusion d'un rassemblement de documents, de témoignages, de discours (11), d'éléments liés à ces organisations terroristes qui semblent engagées dans une lutte épique et enthousiaste des petits, forcément «gentils» contre le grand méchant, nécessairement. Dans l'ignorance de la destination du quatrième avion qui s'est écrasé près de Pittsburgh en Pennsylvanie, il faut mesurer que leurs inspireurs et leurs acteurs auraient pu faire plus si cela avait été en leur pouvoir. Si pour Hitler des armées et des armes nombreuses étaient

nécessaires pour détruire les forces alliées et pour atteindre ses objectifs, la «miniaturisation» des armes laisse espérer à ces terroristes de pouvoir accomplir des projets criminels de grande ampleur en échappant au réseau international de surveillance, et pour réussir cette surveillance désormais obligatoirement constante, les services secrets occidentaux ont bien compris qu'ils devaient travailler dans une franche et profonde coopération, et ce bien plus encore s'ils sont tous américains (la CIA, la NSA, le FBI, agences nationales américaines de sécurité aux prérogatives diverses dont la tendance naturelle était et est sans doute encore de protéger leur pré carré, sans partager les informations → à l'époque d'Internet- avec les autres, de peur que la vedette dans les affaires leur soit volée...(12)). Pour les pays occidentaux, la chance réside dans la complexité élaborative et gestionnaire de ce type d'armes miniaturisées pour lesquels les terroristes ne paraissent pas disposer des cerveaux et des moyens nécessaires (hormis quelques Etats «amis» de ces groupes terroristes). Mais «l'Esprit du Mal» (si nous voulons désigner à ce stade la recherche de la destruction pour le plaisir) n'a-t-il pas donné des preuves de son ingéniosité pour nous laisser craindre le pire ? Pour ceux qui habitent le monde de manière honnête et respectueuse de l'environnement général, les perspectives d'actions de ces groupes clandestins et de leurs chasseurs de prime suscitent effroi et angoisse, ne serait-ce qu'en raison de l'impuissance ressentie de la majorité contre les délires de l'une ou l'autre toute petite minorité, et car les citoyens ont compris qu'en raison de leur omniprésence mondialisée, par l'intermédiaire des moyens de circulation, ils sont devenus la cible favorite de ces actions (sous la forme d'otages, pour des meurtres exemplaires comme celui du journaliste Daniel Pearl début 2002 ou avec l'attentat de Bali fin 2002). Les guerriers de leur cause, qu'ils fussent islamistes Ben Ladenisés, basques, irlandais, philippins, colombiens, palestiniens, etc., visent les civils, comme si les civils représentaient une cible plus facile et plus impressionnante que des militaires ou des officiels qui, par nature, veulent et sont protégés par leurs propres moyens. Depuis les attentats du 11 Septembre 2001, l'inquiétude habite ouvertement ou sourdement toutes les consciences car chacun mesure mieux la présence d'un risque sur toute localisation, alors qu'avant ces attentats les menaces étaient localisées sur des régions à éviter ou sur des moyens de transport. Depuis ces événements, les ventes du Coran ont fortement augmenté, preuve s'il en est que les citoyens occidentaux ont besoin de savoir par eux-mêmes si oui ou non la «Parole révélée» du Prophète Mahomet invite ses adeptes à mener une guerre physique et totale contre «leurs ennemis», un «Djihad» comme aime à le répéter les fanatiques convaincus ou les experts du monde musulman. Car la religion vient de faire un retour fracassant sur la scène publique mondiale, et pour le pire, dans sa «caricature» ou sa dérive constitutive, fanatique. Si les serviteurs zélés du national-socialisme se sont battus pendant cinq ans pour imposer à l'ensemble des peuples du monde le code juridique eugéniste

d'Hitler, les membres d'Al-Qaeda ont frappé la foudre sur les têtes «au nom d'Allah», un grand absent qui n'aurait parlé que par l'intermédiaire du Prophète, réceptacle unique et définitif de la pensée divine. Dans ses nombreuses et narcissiques déclarations médiatiques, le fils milliardaire Oussama déclarait il y a quelques années *«Je me bats, donc je peux mourir en martyr et aller au paradis rencontrer Dieu. Notre lutte maintenant est contre les Américains»*, au journal Al Qods al Arabi, car il y a des troupes *«infidèles sur le sol sacré d'Arabie qui abrite les deux lieux les plus sacrés de l'Islam, La Mecque et Médine»*. Pour cette lutte, déclara t-il lors d'une grande réunion d'activistes islamistes tenue à Peshawar au Pakistan au printemps 2001, *«J'appelle la jeune génération à se tenir prête pour la Guerre Sainte et à s'y préparer en Afghanistan parce que le djihad, en ces moments de crise pour les musulmans, est une obligation»*. Une humanité «marginalisée» par le cours de l'Histoire, une communauté de croyants, l'Islam, serait donc venue se rappeler au bon souvenir de l'humanité dominante, l'Occident capitaliste. Car si les chiffres de membres des religions sont stables (13), voire même en augmentation, sur l'ensemble de la planète, la diffusion d'un «athéisme pratique» semble, comme Nietzsche l'a bien prophétisé pour le christianisme, dominer la majorité des vies et des consciences mondiales, «comme si» Dieu n'existait pas, ou quoi que ce soit de divin, comme si le signe, le nom de Dieu ne devaient plus résonner aux oreilles pour laisser ces consciences tranquilles. Le 11 septembre 2001 représenterait donc le choc entre une civilisation qui avance, par le fait même de s'être débarrassé d'une tutelle idéologique répressive, et une civilisation figée sur place par la satisfaction de l'existence, de la présence et la direction de «Dieu», entre une civilisation athée et une civilisation religieuse ; un certain Islam a donc consciemment et joyeusement agressé le symbole américain dans la mesure même où il sent lui-même agressé et menacé dans son existence par cette machine de guerre mentale, symbolique, occidentale, contre les religions (puisque les pays occidentaux ont marginalisé les clercs des monothéismes et l'intensité de l'expression publique des discours religieux officiels). Mais il s'agit là de l'apparence la plus évidente de ces évènements : le leader américain, le Président des USA, même s'il a juré de faire respecter la Constitution des Etats-Unis sur la «Bible», n'est pas un religieux de type classique alors que Ben Laden, leader d'Al-Qaeda veille scrupuleusement à ce que son appareil personnel et son cadre correspondent à la «tradition» musulmane pour être regardé comme un chef religieux, qu'il n'est pas ou qu'il n'a pas réussi à devenir aux yeux des fidèles de Mahomet – Dieu ou qui que ce soit d'autre en soit loué... Mais si les Etats-Unis et l'Arabie Saoudite, patrie de Mahomet et de Ben Laden, prétendent être sise sur une «parole sacrée» et si les leaders de ces pays rivalisent en signes publics de leur «foi» personnelle et de leur respect de la religion nationale, qu'en est-il de l'articulation de la vie sociale et politique avec la narrativité religieuse ? Le style homme d'affaires du Président américain prouve t-il un éloignement de Dieu alors

que la sémantique de l'apparence chez Oussama Ben Laden suffirait à faire de lui un vrai croyant ? S'agit-il d'une articulation apparemment systématique et rigoureuse avec la fusion entre la Loi politique et la Loi religieuse, comme avec la charia ? Et cette fusion suffit-elle à prouver que la nation et ses membres sont «croyants» ou bien «la foi», appelée et demandée par Mahomet, demande t-elle plus qu'un simple respect d'un code juridique négatif (ne pas voler, ne pas commettre l'adultère, ne pas vénérer des idoles, ...) et des gestes répétitifs (prières vers le Mecque, dons pour les pauvres, voyage à la Mecque, ...) ? Car l'expérience historique occidentale nous a prouvé qu'il existe un véritable écart entre l'apparence de foi, avec l'expression de signes religieux dignes d'un Tartuffe (15), et la foi réelle, vécue, ressentie par le croyant dans sa perception de l'existence de Dieu. Qu'en est-il de ces nations apparemment «religieuses» ? S'agit-il de nations qui vivent vraiment la foi ou s'agit-il d'une foi de représentation, de «spectacle» social ? Cette question n'est pas anecdotique. Car l'ultime justification de l'existence et de l'orientation de ces organisations nationales ou sectaires est bien Dieu lui-même, plus précisément l'instrumentalisation du concept et du nom de Dieu par ses supposés affidés, car en-dehors de cette espace de la Parole par lui-même qu'est censé représenter «le Coran» ou «la Bible», Dieu est silencieux, au moins depuis longtemps, depuis la fin des «Révélations». Ce «Dieu» unique a-t-il des raisons d'être fiers de ses ouailles les plus convaincues, les plus acharnées à défendre son culte ? Dieu veut-il être vénéré ? Est-ce pour cela qu'il a créé un Univers extérieur à lui-même, séparé de lui ? Dieu est-il mégalomane ? Car ce Dieu chrétien d'un côté qui est censé avoir vu des avions être utilisés comme des armes pour tuer des milliers de gens et ce Dieu islamique qui est censé avoir vu ces mêmes avions accomplir ces mêmes actes pour sa plus grande gloire ont-ils des raisons de considérer qu'il s'agit là d'une bonne œuvre ou bien chacun d'eux est en fait victime d'une manipulation de la part de quelques usurpateurs ? Car ce «Dieu des armées» sous lequel chaque croyant semble se placer si volontairement pour s'en faire le soldat est tellement attractif pour celles et ceux qui cherchent un sens dans et pour leur vie qu'une bonne conversion à son adoration idolâtre est très utile pour l'accession et la conservation du pouvoir politique – et donc rien n'interdit à des comédiens habiles de se servir de la caution divine pour légitimer l'arbitraire de leurs dogmes, de leurs décisions, de leurs actions. Oussama Ben Laden est-il plus qu'un comédien de la foi musulmane, qu'il déchire par son interprétation contraire à la générosité du Prophète ? Et donc il n'est pas certain que *les événements du 11 Septembre 2001* soient la conséquence d'un fanatisme religieux mais au contraire *prouveraient l'omniprésence d'un esprit athée, perdu, sans repère, tapi au cœur même d'un «monothéisme», pour lequel «tout est possible», à commencer bien sûr le pire.* Car il s'agit pour nous de comprendre leurs conditions de possibilité, autrement dit leurs racines – et il serait étrange que le Dieu juste et bon des religions monothéistes puisse

être la source qui nourrissait ces racines. Ces questions intéressent bien et concernent le monde musulman mais aussi les Etats-Unis eux-mêmes puisque, par-delà le geste constitutionnel du candidat vainqueur de l'élection présidentielle qui ainsi devient Président des Etats-Unis en jurant de défendre la Constitution sur la Bible –comment interpréter ce geste si le Président des USA était athée ou non chrétien?-, la Bible et les organisations chrétiennes dominent le pays, qu'il soit blanc, noir, hispanique... et indien, malgré lui. Or si les Américains paraissent si fiers de ce qu'ils jugent être leur «piété», il n'est pas certain que l'idolâtrie biblique, pour laquelle la Parole biblique est parole d'Évangile, «la vérité», représente non seulement un gage d'une vraie foi en Dieu mais également ne représente pas une menace pour les Etats-Unis et pour les autres pays tant les lectures et les interprétations de la Parole biblique peuvent varier et peuvent proposer des fanatismes potentiellement ou tangiblement dangereux. Même si ce fait est valable pour l'ensemble du continent américain, les Etats-Unis paraissent plus imprégnés par cette culture chrétienne, constitutive du cadre psychologique et politique américains, depuis les premiers colons puritains jusqu'au «conservatisme compassionnel» de Georges Bush junior, et par là même les Américains, citoyens de la première puissance économique et militaire de nos jours, paraissent plus fragiles aux manipulations habituelles ou nouvelles de la «parole biblique». Le 11 Septembre 2001, les deux Tours du World Trade Center ont brûlé du feu d'une «pensée» religieuse monothéiste, «millénariste» (16) telle que Ben Laden et consort éprouvent l'expression et les finalités du «Coran» et pour les Américains et les Occidentaux, il s'agit d'un avertissement sur la puissance mobilisatrice et irrationnelle de «l'interprétation» personnelle du Coran ou de la Bible qui peut être faite par des esprits qui recherchent avant tout le meurtre, le sang, la haine réciproque. Pour les Musulmans qui réfutent à priori la lecture du Coran par Ben Laden, pour les Occidentaux qui veulent se prémunir d'un abandon du texte à des lecteurs fous mais aussi prêter attention aux interprétations irrationnelles ou criminelles de la Bible, il s'agit donc de visiter ces textes de la manière la plus honnête et la plus sensible possible afin de tenter de savoir ce que cette «Parole de Dieu» peut et veut dire, si celles et ceux qui entendent être leurs plus fidèles aimants et serviteurs sont bien tels, ou ignorants, ou menteurs. Pour les Européens ou pour les Occidentaux qui ne sont pas américains, il importe également de mieux connaître l'Histoire et les spécificités culturelles, intellectuelles, sociales des Etats-Unis de manière à éviter les simplifications iconographiques du café du commerce et des groupes politiques à priori et de manière systématique anti US, comme il convient de bien connaître les diversités constitutives et problématiques de la «communauté des croyants» musulmans qui forme, illusoirement, une communauté une et unie, et ce à partir de son foyer d'irradiation et d'expansion historique, l'Arabie Saoudite. Par-delà la perception et l'analyse des événements et des

principes historiques de l'Occident monothéisé, du Moyen, de l'Extrême-Orient et de l'Asie islamisés, il est aussi absolument nécessaire de traiter de manière rigoureuse et sans doute novatrice les «affaires religieuses» afin de comprendre et d'agir sur les racines de la puissance religieuse de manière à redonner une colonne vertébrale réelle à ces traditions d'une Humanité ouverte au don absolu de l'Être, l'Eternité de l'Âme bienheureuse, qui se sont écrasées, comme les avions, sur l'hypnose des Ténèbres du Mal. Car tandis que l'énergie fondatrice et structurelle des deux monothéismes chrétien et musulman réside dans la projection du sujet par-delà sa fin dans le prolongement éternel de sa vie d'âme, dégage une positivité absolue pour ce même sujet dans l'illustration d'une Omniprésence du Divin, en lui, autour de lui, pour lui, et à tout jamais, les enthousiastes de ce «Paradis éternel» se voient dévorés par une nouvelle négativité, l'altérité dans l'erreur qu'il s'agit de «corriger» par l'administration d'une leçon particulière... L'illuminé heureux devient ainsi un bras armé qui veut édifier «la religion-monde», une ressemblance parfaite des sujets entre eux, «l'attaque des clones» Après la Saint-Barthélemy en France, les événements criminels du 11 Septembre prouvent que les monothéismes sont nécessairement articulés par un dualisme hypnotisé par le pôle du Mal à partir duquel les supposés investis du Bien se transforment en «chevaliers» du Général dont les actions visent également le général au dépens du particulier : les travailleurs du World Trade Center, américains, n'étaient donc plus des humains relevant de la Création divine et donc des lois divines exprimées par le Prophète, puisque leur nationalité américaine ou leur condition sociale de travailleurs pour une entreprise américaine ou occidentale devenait la raison de leur condamnation à priori. Cette puissance mobilisatrice de l'un ou l'autre de ces monothéismes n'a pas disparu. Responsable de ces crimes puisqu'elle les a rendu possible à travers la personne charismatique d'un Ben Laden donneur d'ordres, elle est un creuset toujours actif pour d'autres attaques terroristes antioccidentales à travers le monde, mais également pour des crises fanatiques et meurtrières au sein même des pays musulmans. L'étude des conditions de possibilité transcendantes (17) et historiques de cette «science du crime» incarnée dans le pouvoir absolu attribué au «Verbe» d'un seul, le Prophète, le chef des Assassins, le Pape, mais aussi le gourou de la secte..., doit en effet servir à protéger les Occidentaux que nous sommes en les habituant à repérer les perversions discursives à l'œuvre dans leur propre civilisation et dans celles qui forment le reste de l'humanité mais également à exercer une pression critique sur ces apprentis meurtriers pour limiter autant que possible leur confiance en eux-mêmes, dans la vérité de leurs croyances, de leurs projets, en s'attaquant aux racines même.

Pour quelle raison déterminante est-il si impérieux que nous éprouvions le souci de ces réalités si déterminantes de l'habitation des hommes sur

Terre ? *C'est que vivre est une «chance»* : une situation constante par l'élimination de facteurs contraires et la défense des facteurs favorables, mais également l'ouverture aux possibles, utiles et bons pour soi, l'opportunité de faire-bien et de recevoir du bien, l'espace pour être. Et puisque nous sommes consubstantiellement liés, dépendants quant à notre existence même, aux multiples conditions qui la rendent possible, il faut donc mesurer l'étendue de ces mêmes conditions qui nous offrent cette chance de vivre et d'être. Face à ceux qui séparent le monde entre ceux qui sont de leur côté et ceux qui ne le sont pas, entre leurs «amis» triés sur un volet racial, ethnique ou «religieux», s'agit-il pour nous de séparer ce qui, à priori, ne l'est pas, comme l'Humanité, mais aussi de séparer ce qui, à posteriori, l'est, l'Humanité et la Nature, l'Humanité et Dieu ? Pour le dire autrement, les événements du 11 Septembre doivent-ils nous convaincre, par réciprocité, du bon racisme à la Ben Laden qui cherche à opposer arabes, musulmans et blancs ? ou doivent-ils nous convaincre que «la religion» est par nature mauvaise, fanatique, ou au contraire devons-nous nous réfugier dans des «religions» qui opposent ce «monde mauvais», dominé par tant de souffrances et de malheur, quotidiennement racontés par des médias de dramatisation, au monde post-mortem de Dieu et des anges ? Pour reprendre un leitmotiv de l'existentialisme, même celui qui se suicide pour ne pas avoir à prendre parti dans ce conflit des priorités, ou celui qui se tait pour ne pas avoir à répondre à toutes ses questions, choisit en donnant une réponse, et l'Humanité, dans sa nature, doit faire des choix, et les bons puisque les mauvais choix se payent cash ou cher... Or, dans la situation générale créée par ces événements, les questions et les problèmes sont individuels et macroindividuels, collectifs (début août 2002, l'une de ces questions géostratégiques est, pour les Occidentaux : faut-il attaquer l'Irak pour mettre hors-jeu son dictateur Saddam Hussein pour lequel tous les services de renseignements occidentaux estiment que les scientifiques et les militaires irakiens préparent, en secret, des armes de première importance, nucléaires ou bactériologiques). Le 11 Septembre 2001, les événements nous ont adressé un message absolu : pensez, maintenant, radicalement, autant que vous pouvez, ou bien acceptez d'être, un jour, demain, dans quelques mois, les jouets actifs ou passifs d'une manipulation, d'une catastrophe, ... Or, au cœur de cette pensée, il y a le trop simple et le trop mystérieux : «Dieu». Que faut-il en penser ? Que faut-il faire de lui ? Se soumettre, et comment encore, en se convertissant à l'Islam ? Mais pourquoi l'Islam serait-elle bien la religion de Dieu ? ou celle de Jésus ? Même question. Ou bien faut-il récuser l'existence de Dieu et décréter les croyants fous ? ou bien au contraire tous ces problèmes doivent-ils faire l'objet de nouveaux traitements, de nouvelles analyses, de nouvelles perspectives ? Le 11 Septembre 2001, Dieu n'est pas intervenu, comme il n'est pas intervenu pendant les cinq années de la Seconde Guerre mondiale, comme il n'est pas intervenu au moment des meurtres de Holly et de Jessica (18) et ainsi de suite. Est-ce que ce non interventionnisme